

Les intellectuels-oligarques, nouveaux législateurs de la Silicon Valley

Evgeny Morozov

17 Avril 2025 — Monde Diplomatique

Il y a quelque chose d'excitant, et d'étourdissant en même temps, à voir le déluge d'idées qui nous vient depuis quelques années de l'élite américaine de la *tech* — des idées audacieuses, souvent stupéfiantes, parfois terrifiantes.

Vous avez ceux, comme Balaji Srinivasan et Peter Thiel, qui échafaudent des plans d'évasion pour aristocrates du numérique. À chacun son hérésie : le premier entend créer des "[États-réseaux](#)", territoires régis par la blockchain où la loyauté aux entreprises de technologie conditionnerait l'accès à la citoyenneté et le droit d'être protégé par la [police](#) ; le second rêve de [micronations](#) qui flotteraient dans les eaux internationales tels des yachts de luxe et où les riches pourraient vivre leurs fantasmes libertariens hors d'atteinte des gouvernements.

Au-delà, c'est toute la Silicon Valley qui, emportée par son addiction solutionniste, fait mousser les idées comme des bulles financières sur un marché où les grandes utopies s'apprécient plus vite que les stock-options. L'air de rien, Sam Altman [élabore](#) des projets de [\(non-\)réglementation](#) de l'intelligence artificielle, et même d'[État-providence administré par l'IA](#) ("*le capitalisme pour tous*" !). Pendant ce temps, [apôtres des cryptomonnaies](#) (Marc Andreessen, David Sacks), [colonisateurs de l'espace](#) en puissance (Elon Musk, Jeff Bezos) et [revivalistes du nucléaire](#) (Bill Gates, Jeff Bezos et Sam Altman, encore) proposent leurs remèdes extravagants à des problèmes en apparence inexplicables. (Mais qui peut bien siphonner toute cette énergie qui nous est soudain tellement indispensable ?)

► Lire aussi Victor Chaix, Auguste Lehuger & Zako Sapey-Triomphe, "[Pourquoi l'intelligence artificielle voit Barack Obama blanc](#)", *Le Monde diplomatique*, novembre 2024.

On note aussi chez ce petit monde un intérêt croissant pour des questions plus terre à terre, comme la politique étrangère ou la défense. Prenez Eric Schmidt, un homme qui a autant de personnalité qu'un Google Docs vierge : en plus d'avoir co-écrit [deux livres](#) avec Henry Kissinger, il contribue régulièrement à [Foreign Affairs](#) ainsi qu'à d'autres fabriques de visions apocalyptico-dogmatiques. Et attention, il y traite de gros dossiers, de ceux qui suscitent de graves hochements de tête quand ils sont abordés lors des déjeuners d'experts. « [L'Ukraine est en train de perdre la guerre des drones](#) », proclame un de ses articles, paru en janvier 2024. Se pourrait-il que ce soit le même Eric Schmidt qui, quelques mois plus tôt, a [créé une entreprise](#) secrète de drones suicides ? Pure coïncidence, certainement.

Maintenant que les élites de la *tech* sont de la partie, spéculer sur l'avenir de la guerre n'est plus le domaine réservé d'"intellectuels de la défense" marmottant dans leur barbe à la RAND Corporation ; tout le monde a son mot à dire. Alex Karp, président-directeur général (PDG) de *Palantir*, et Palmer Luckey, fondateur d'*Anduril* (qui pèsent à eux deux plus de 11 milliards de dollars), [se font passer](#) pour de valeureux David face aux Goliaths dépensiers du Pentagone. Comme il se doit, Elon Musk, le Zelig par excellence du techno-capitalisme, a lui aussi des avis tranchés sur le sujet. Dans les guerres du futur qui viseront prioritairement les infrastructures, affirmait-il lors d'une [récente intervention](#) devant l'académie militaire de West Point,

"tous les systèmes de communication dotés d'une base terrestre — câbles à fibre optique, tours de téléphonie mobile — seront détruits". Ah, si seulement nous avions sous la main un fournisseur d'Internet par satellite, nous serions sauvés !

L'"[intellectuel spécifique](#)" de Michel Foucault, qui tirait son autorité d'une expertise limitée à un domaine précis, paraît bien obsolète face à un Palmer Luckey, enfant prodige de la réalité virtuelle devenu contractant militaire. Fini la veste en tweed ; c'est en tenue de surfeur — short cargo, tongs et chemise à fleurs — que Luckey plastronne [dans les médias](#), se présentant comme un "propagandiste" qui n'hésitera jamais à "déformer la vérité". Dans ce panthéon remanié, l'analyste posé de la guerre froide se voit remplacé par un nouvel archétype : immensément riche, soucieux de cultiver son image et idéologiquement décomplexé.

On aurait tort de réduire les entrepreneurs de la Silicon Valley à de simples amuseurs publics. D'abord parce qu'ils produisent des opinions à une cadence industrielle — et leurs billets de blog, podcasts et publications *Substack* ont la subtilité d'un train de marchandises. Ensuite parce que, sous des allures de propos de comptoir, leurs "réactions à chaud" se rattachent souvent à des traditions philosophiques bien déterminées. Pour le dire autrement, ce que l'on prend pour de la pensée fast-food — des nuggets d'idées ultra-transformés et frits au capital-risque — contient en fait des ingrédients de qualité que ne renieraient pas les plus fins gourmets.

Il n'est donc pas surprenant que la dernière lubie en date de ces milliardaires soit de [faire étalage de leurs lectures](#), la bibliothèque devenant le marqueur de statut ultime. Et leurs étagères sont remplies de titres improbables : que penserait Albert O. Hirschman si on lui disait que sa théorie percutante développée dans [Défection et prise de parole](#) servait à [justifier](#) la construction d'États-réseaux, de villes privatisées et de communautés autonomes flottantes ?

➡ Lire aussi Benoît Bréville, "[Et la "tech" vint à Canossa](#)", *Le Monde diplomatique*, février 2025.

Dans cet arbre généalogique intellectuel, l'une des branches relie Peter Thiel à [Leo Strauss](#) et [René Girard](#) — une filiation que les commentateurs manquent rarement de souligner. Mais il en est une autre, plus solide encore, conduisant de Theodor Adorno et Talcott Parsons à [Alex Karp](#), qui leur a consacré sa [thèse de doctorat](#) (laquelle forme désormais le soubassement théorique de l'empire de la surveillance mis en place par *Palantir*). Karp saupoudre aussi de références érudites les messages adressés à ses actionnaires : Samuel Huntington y a récemment [fait une apparition](#).

Pourtant, on a beau chercher, on ne trouve décidément rien d'adornien dans la "realpolitik pour les optimistes" qu'il promeut.

"Si le monde est devenu meilleur ces soixante-dix ou quatre-vingts dernières années, on le doit à un seul et unique facteur : la capacité supérieure de l'Amérique à organiser la violence", [déclarait-il](#) sur Fox Business en mars.

C'est l'école de Francfort à la sauce Nasdaq, avec un peu de Central Intelligence Agency (CIA) dedans : là où Adorno et Max Horkheimer voyaient dans la rationalité des Lumières un voile dissimulant la violence, Karp nous explique que la violence organisée est une preuve des bienfaits de l'hégémonie américaine. Accessoirement, il y a aussi pas mal d'argent à se faire pour qui veut aider à perfectionner encore son organisation, cette fois-ci à l'aide d'algorithmes, de drones et d'intelligence artificielle.

Comme nous le rappelle cette rhétorique combative, rien n'agace tant la Silicon Valley que la pensée déconnectée des actes. Marx aurait sans doute applaudi une telle inclination pour la praxis : au lieu de simplement [dissenter sur le monde](#), ces élites ont désormais la volonté, les moyens mais aussi, semble-t-il, les "[couilles](#)" de le transformer. Et le retour de Donald Trump au pouvoir leur offre un accès direct à la machine fédérale : Andreessen joue les [coachs en ressources humaines](#), Thiel [installe ses lieutenants](#) à tous les étages, Musk et ses affidés déchaînent leur folie destructrice au sein du département de l'efficacité gouvernementale (DOGE). Partout, la stratégie est la même — celle qui a déjà permis de laminer les industries du passé : disruption d'abord, réparation plus tard.

Cette nouvelle espèce, que je nomme "*intellectuels-oligarques*", met à mal la taxonomie bien ordonnée à laquelle nous étions habitués. Les nababs de l'âge industriel bâtissaient des fondations dédiées à leur vision du monde ou finançaient des organisations à but non lucratif. Les rois-philosophes de la Silicon Valley ont conçu des hybrides beaucoup plus musclés : des portefeuilles de titres qui valent arguments philosophiques, des positions de marché qui *opérationnalisent* leurs convictions, des fonds d'investissement qui sont aussi des forteresses idéologiques. C'est l'évolution selon Hegel : le capitalisme (thèse) cède le pas au *philantro-capitalisme* (antithèse), puis aux guerres culturelles comme centre de profit (synthèse).

Il suffit d'examiner l'un des points chauds de ces guerres : l'investissement éthique, aussi désigné par le sigle ESG pour (principes environnementaux, sociaux et de gouvernance). Rappelons pour les non-initiés que ces principes marquent la prise de conscience tardive de Wall Street du fait qu'empoisonner les rivières, exploiter les travailleurs et choisir uniquement des potes de golf pour constituer son conseil d'administration peut à la longue nuire au chiffre d'affaires. D'où cette initiative (discutable) du monde de la finance : tenter d'apprécier la moralité des entreprises à la manière d'un rapport de résultats trimestriels. Ces dernières se voient donc attribuer des "scores ESG", sorte d'indice moral de solvabilité censé prouver qu'elles n'en sont plus à saccager la nature ou à fouler aux pieds la dignité humaine.

➡ Lire aussi Lionel Richard, "[Intellectuels, histoire d'une étiquette](#)", *Le Monde diplomatique*, août 2024.

On éprouve une fascination presque malsaine à voir la façon dont les élites de la *tech* ont déployé leur artillerie sur ce champ de bataille, si éloigné à première vue de leurs empires numériques. Une mécanique implacable de dénonciation s'est mise en branle en quelques années, l'ESG étant alternativement qualifié d'"[escroquerie](#)" (Musk), de "[pure arnaque](#)" (Chamath Palihapitiya) ou encore d'"[idée zombie](#)" (Andreessen).

Et ces hommes n'en restent pas à la condamnation verbale : quand l'appel de la praxis résonne, ils répondent par l'investissement. Juste après avoir comparé l'ESG au [communisme chinois](#), Peter Thiel a choisi de [mettre des billes](#) dans *Strive Asset Management*, un fonds qui promet d'ignorer les considérations éthiques dans ses décisions d'investissement (et dirigé à l'époque par celui qui fut un temps le bras droit de Musk à la tête du DOGE, Vivek Ramaswamy, dont la brève campagne présidentielle a été axée sur un thème unique : mettre à bas le "[capitalisme woke](#)"). Andreessen, lui, a non seulement [financé](#) un fonds chrétien pro-MAGA ("*Make America Great Again*", [New Founding](#)), mais aussi aidé à [faire germer](#) *1789 Capital*, autre rempart anti-ESG qui bénéficie désormais du soutien de [Donald Trump Jr.](#) C'est là leur génie : transformer des positions intellectuelles en positions de marché tout en utilisant les mégaphones numériques (dont ils sont souvent propriétaires) pour modifier la réalité dans un sens favorable à leurs mises de fonds.

L'empreinte idéologique de la Silicon Valley a-t-elle creusé des sillons plus profonds qu'on ne l'imaginait ? Les "[Little Tech](#)" qu'Andreessen et ses semblables prétendent incarner ne sont-ils pas plus gros que leur pantomime voudrait nous le faire croire ? Car telle est l'hypothèse troublante que

nous sommes forcés d'envisager : nos élites technologiques multi-tâches sont peut-être précisément les forces — fourbes, puissantes, quelquefois délirantes — à l'œuvre derrière la "*transformation structurelle de l'espace public*" identifiée par Jürgen Habermas [dans ses premiers écrits](#).

Avant que la [théorie des systèmes](#) ne boursoufle sa prose et que l'introduction de la [nuance](#) n'attédie sa colère, le jeune Habermas n'y allait pas par quatre chemins pour désigner le coupable : l'érosion du débat critique et transparent était due à l'influence corruptrice de la concentration du pouvoir. Et il avait mis dans le mille. Mais, bizarrement, dans une [actualisation](#) de son ouvrage de 1962 parue en 2023, l'aristocrate universitaire choisit plutôt de s'appesantir sur des sujets comme le "*pilotage par les algorithmes*" — un peu comme quelqu'un qui s'affairerait à redresser les cadres accrochés aux murs dans une maison en train de s'écrouler.

Il paraît pourtant de plus en plus évident que le principal danger qui nous guette réside moins dans les plateformes gérées par des algorithmes que dans les oligarques qui les possèdent. Pourquoi ? Parce qu'ils ont en main trois instruments meurtriers : la gravité ploutocratique (des fortunes tellement gigantesques qu'elles déforment jusqu'aux propriétés physiques de la réalité), l'autorité oraculaire (des visions technologiques présentées comme prophéties inéluctables) et la souveraineté sur les plateformes (un contrôle des forums où se déroule la conversation publique). Musk en s'emparant de *Twitter* (devenu *X*), Andreessen en [investissant](#) dans *Substack*, Thiel en [courtisant](#) *Rumble*, le *YouTube* conservateur — tous ont colonisé le médium et le message, le système et le "*monde vécu*" d'Habermas.

Si l'intellectuel public d'autrefois pouvait se comparer à l'archéologue qui creuse méthodiquement pour mettre au jour des artefacts culturels décrits ensuite dans des revues de niche, les intellectuels-oligarques d'aujourd'hui s'apparentent à des experts en démolition : ils truffent d'explosifs idéologiques des pans entiers de la société et actionnent le détonateur bien à l'abri dans leurs paradis fiscaux. Plutôt que d'écrire sur le futur, ils le font advenir, orchestrant la plus vaste expérience non contrôlée de l'histoire en "*bêta-testant*" leurs théories sur des populations non consentantes.

Ce qui les distingue des autres élites *embijoutées* qui les ont précédés n'est pas leur avarice, mais leur verbiage — une production torrentielle que même Balzac trouverait épuisante. Les barons de l'industrie créaient des *think tanks* pour recycler leurs intérêts personnels en réflexions stratégiques ; nos intellectuels-oligarques se passent de ces intermédiaires. Ce ne sont pas les algorithmes qu'ils orientent, mais la conversation même. Ils le font à l'aide de grenades de mêmes philosophiques qui, balancées sur *X* en pleine nuit, sont assurées d'éclater à la "*une*" des journaux du monde entier au petit matin.

(2^{ème} partie)

Où s'insère notre nouvelle catégorie d'intellectuels-oligarques dans les modèles théoriques existants ? À la fin des années 1980, Zygmunt Bauman a défini deux archétypes d'intellectuels : les "*législateurs*", qui descendent de leurs montagnes avec des commandements gravés dans la pierre, et les "*interprètes*", qui assurent la traduction d'un dialecte culturel à l'autre sans prescrire de règles. Selon Bauman, la post-modernité avait coïncidé avec un affaiblissement de la posture législative. Les grands récits étaient morts. L'autorité universelle s'était étioyée. Seule demeurait l'interprétation.

Les intellectuels-oligarques, a priori, sont par excellence des interprètes. Ils se posent en médiums, simples passeurs grâce à qui des futurs déjà écrits se matérialisent sous nos yeux. Leur don ? Savoir lire dans le marc de café du déterminisme technologique comme dans un livre ouvert. Ils n'imposent rien ; ils ne font que traduire l'évangile de l'inévitable. Voilà le brin intellectuel de leur ADN.

Mais dans cette identité en double hélice, le brin oligarchique domine. Armés de leurs visions prophétiques, ils exigent des sacrifices — de la population, du gouvernement, de leurs employés. Tel un Henry Kissinger de la tech, Sam Altman fait la tournée des capitales en proposant des traités de

paix pour des guerres de l'intelligence artificielle qui n'ont même pas commencé. Elon Musk prépare la destinée cosmique de l'humanité avec la minutie d'un plan quinquennal soviétique. Peter Thiel et Alex Karp élaborent une nouvelle stratégie de défense. Marc Andreessen réinvente l'argent, Balaji Srinivasan la gouvernance. Insensiblement, leur don d'interprétation se mue en mandat législatif.

Pour les post-modernistes, les grands récits n'étaient plus qu'un tas de ruines. À partir de ces décombres, nos intellectuels-oligarques ont pourtant construit le leur, une cathédrale où les mots "*technologie*", "*disruption*", "*innovation*", "*intelligence artificielle (IA) générale*" sont inscrits sur chaque pierre, lourde du poids de la fatalité. S'ils feuilletent [What Technology Wants](#), de Kevin Kelly, ce n'est pas pour le lire, mais pour l'éditer, crayon en main, et ajouter leurs injonctions dans la marge. Non contents de prédire l'avenir, les magnats de la *tech* nous enjoignent désormais de nous y conformer.

Le stade ultime de la métamorphose prend la forme d'une colonisation des lieux de pouvoir. Voyez avec quelle agilité ils se fauillent de conseils d'administration en conseils des ministres, les yeux rivés sur leurs objectifs, après avoir opéré de main de maître la fusion entre "*interprétation*" et "*législation*" — d'abord en annonçant les exigences de la technologie, ensuite en dictant les mesures propres à satisfaire les dieux qu'ils ont créés.

Du temps de la guerre froide, les analystes de la *RAND* hantaient les couloirs du Pentagone. L'espèce moderne fait beaucoup mieux : en contrôlant les plates-formes d'information, en larguant les capitaux comme des bombes, en peaufinant la stratégie de [saturation de l'espace médiatique](#) de Steve Bannon, elle orchestre la symphonie du réel. Parce qu'ils concentrent des pouvoirs répartis auparavant entre différentes sphères de la société, les intellectuels-oligarques peuvent dessiner une vision du futur le lundi, la financer le mardi et forcer sa concrétisation avant la fin de la semaine. De toute façon, qui osera mettre en doute la parole de prophètes à qui l'on doit déjà *PayPal*, *Tesla* et *ChatGPT* ? Leur droit sacré à la prédiction s'ancre dans leur divinité avérée.

Et n'allez pas imaginer qu'en imposant leur ordre du jour ils ont d'autre intention que de tendre au capitalisme sa dernière planche de salut. C'est ce que nous rappelle Andreessen dans son [« Manifeste techno-optimiste »](#), encyclique numérique qui, en convoquant Friedrich Nietzsche et Filippo Tommaso Marinetti, exhorte l'Amérique à "*bâtir*" au lieu de se lamenter sur son sort. Face à l'horreur de la stagnation économique ou technologique, face à un système sclérosé, l'audace entrepreneuriale serait l'unique antidote, l'accélération une vertu, l'instinct de précaution une hérésie. "*Nous pensons qu'il n'existe pas de problème matériel qui ne puisse être résolu par un surcroît de technologie*", psalmodie Andreessen. Plus qu'une affirmation, un catéchisme.

De la même manière, en répétant [en boucle](#) que l'Occident a perdu sa capacité à innover, Thiel nous dépeint une sorte de désert technologique que la Silicon Valley se devrait d'irriguer. Quant à Altman, il nous endort en deux temps : un, j'alerte sur les destructions d'emplois qu'entraînera l'IA ; deux, je brandis la seule réponse logique : le revenu universel de base. Joignant le geste à la parole, il [finance](#) des études sur le sujet et consolide sa start-up *Worldcoin*, moins connue que l'autre — *OpenAI* — (après tout, pourquoi ne pas laisser Sam Altman scanner votre iris en échange d'un [revenu](#), peut-être à vie ?). Au-delà de ces platitudes totalement intéressées, nous sommes dans le registre de l'impératif existentiel : acceptez nos propositions, ou la civilisation sera réduite en cendres.

S'il lui était donné d'assister à cette auto-promotion aux accents messianiques, Antonio Gramsci serait certainement tenté de rouvrir ses *Cahiers de prison*. C'est là que le marxiste italien avait forgé le concept d'"*intellectuels organiques*", des voix issues des classes sociales ascendantes, plus particulièrement du prolétariat, et dont la mission dans la bataille pour l'hégémonie culturelle était de traduire des intérêts particuliers en lois universelles. Malheureusement, la gauche a été battue à son propre jeu. Musk, Andreessen, Altman & C^{ie} sont désormais les intellectuels organiques non élus du capital. Il n'aura fallu à celui-ci qu'une petite décennie pour réussir là où le socialisme échoue depuis un siècle.

Pris entre la froide arithmétique du profit et leurs simagrées de sauveurs de l'humanité, les intellectuels-oligarques se retrouvent paradoxalement à devoir éteindre les foyers d'insurrection que leurs empires étaient nés pour allumer. Étouffer ses contradictions internes est le plus vieux réflexe du pouvoir, et c'est en ce sens qu'il faut comprendre leur fixette sur le "wokisme".

Pour dénoncer ce poison, ils n'ont pas de mots assez forts. Pendant que Musk parle de "[virus](#)", Karp [dénonce](#) "une espèce de religion païenne inconsistante". Andreessen [est convaincu](#) que les universités d'élite sont des séminaires marxistes voués à produire des hordes de "communistes ennemis de l'Amérique". Joe Lonsdale, cofondateur de *Palantir*, est résolu à contrer le mouvement avec son [université d'Austin](#), établissement privé "anti-woke" qui entend former en masse des "capitalistes dévots de l'Amérique".

On comprend mieux la source de l'angoisse oligarchique en revisitant les [analyses](#) d'Alvin Gouldner, à la fin des années 1970, sur l'ascension d'une "nouvelle classe". Gouldner identifiait une

"intelligentsia technique" qui, bien que docile en apparence — "heureuse de passer ses journées à résoudre des casse-tête techniques en consommant des opiacés" —, avait pour ambition principale de "révolutionner les technologies en continu".

En refusant de vénérer les anciens dieux, elle ébranlait les soubassements culturels et l'architecture de la société. La "nouvelle classe" dont il prédisait l'avènement, formée par l'alliance entre cette intelligentsia technique et une intelligentsia culturelle, cherchait à s'attaquer aux fondements du capitalisme. C'était une force potentiellement révolutionnaire, mais paralysée par ses propres privilèges.

Comme l'a montré la suite, l'utopie de Gouldner ne s'est jamais pleinement réalisée — même si des réactionnaires tels Steve Bannon ou Curtis Yarvin (avec sa théorie de la "[Cathédrale](#)", complot présumé entre médias et universités d'élite) sont probablement d'un autre avis. La Silicon Valley, dont les petits soldats — mais pas toujours les généraux — sont imprégnés de contre-culture, fait toutefois figure d'anomalie. Les chercheurs qui étudient cet univers y ont noté la montée d'une "[subjectivité post-néolibérale](#)" caractérisée par une allergie aux inégalités, une aversion pour les hiérarchies et un rejet croissant de la théologie entrepreneuriale obligeant les employés à sacrifier leur vie privée sur l'autel de leur société.

Le phénomène a même été scientifiquement démontré. En 2023, une vaste [étude](#) portant sur les dons politiques effectués par deux cent mille salariés à travers dix-huit secteurs d'activité a montré que les travailleurs de la *tech* étaient les plus contestataires et progressistes de tous, juste après ceux du monde des arts et du spectacle. Les auteurs confirmaient au passage l'[intuition](#) de Gouldner selon laquelle il existe une "culture du discours critique" inhérente aux métiers techniques, puisque les données ne signalaient pas de tendance comparable au radicalisme chez les personnels non techniques de ces mêmes entreprises. Autrement dit, c'est bien la programmation en tant que telle, et non la présence de tables de ping-pong dans son *open space*, qui incite à la rébellion.

L'enseignement le plus intéressant de cette recherche est le fossé qu'elle révèle dans le secteur de la *tech* entre des salariés de gauche et leurs patrons de droite, fossé devenu gouffre dès les débuts de la première administration Trump. Unis par une même détestation de ses politiques agressives — quoique maladroitement mises en œuvre — en matière d'immigration, de défense ou de relations raciales (notamment après le meurtre de George Floyd par des policiers en 2020), les "nerds" bien obéissants de la Silicon Valley se sont mués en dissidents numériques.

La mutinerie de leurs propres troupes est un problème que les oligarques n'avaient pas vu venir. Brusquement, des légions de gauchistes refusaient de mettre leur savoir-faire technique au service des [machines à tuer](#) du Pentagone ou de la [chasse aux immigrés](#). Chez *Google*, *Microsoft* ou *Amazon*, la révolte des salariés menaçait les fondations mêmes de l'alliance avec le complexe militaro-industriel, en plus de gêner la bonne exécution des contrats. Parallèlement, un deuxième front s'ouvrait autour des questions climatiques, les employés d'*Amazon* déclarant avec exaltation dans un [manifeste vert](#) que leur entreprise avait les moyens de "redéfinir les limites du possible" pour sauver la planète.

Couplé à d'autres irritants comme l'investissement ESG (pour critères environnementaux, sociaux et de gouvernance), ce double soulèvement antimilitariste et pro-environnement était une tumeur maligne à exciser au plus vite. Et puisqu'il ne leur était pas possible de forcer la reprogrammation de leurs salariés, nos intellectuels-oligarques ont opté pour une méthode plus élégante : dénoncer l'infiltration "woke" avec la ferveur des inquisiteurs du Moyen Âge, tout en pérorant sur le devoir patriotique pour justifier leurs contrats militaires.

Alex Karp, qui [voit](#) dans le "wokisme" le "plus grand péril pour Palantir et l'Amérique", exige désormais de ses serfs qu'ils s'alignent sur ses positions géopolitiques, c'est-à-dire [soutiennent Israël](#) et conspuent la Chine. Comme il l'a [déclaré](#) en 2023 au *Forum économique mondial* de Davos,

"nous voulons des gens qui soient résolument du côté de l'Occident. Si vous n'êtes pas d'accord, merci d'être venus et allez voir ailleurs".

Andreessen a même [confié](#) au *New York Times* qu'il lui arrivait régulièrement de soupçonner des salariés de s'être fait embaucher pour saboter l'entreprise de l'intérieur.

Derrière ces déclarations se devine un plan d'action d'une cruelle simplicité : éradiquer la subversion de l'intelligentsia technologique pour la remettre aux ordres du pouvoir établi. Et, ce faisant, sonner le glas du rêve de Gouldner, car lorsqu'on licencie à tour de bras, qu'on ridiculise la conscience sociale, qu'on exacerbe la paranoïa chauviniste en agitant le spectre de la concurrence chinoise, l'environnement est tout sauf propice à la formation d'une alliance technico-culturelle.

Il ne faut pas s'attendre à ce que les intellectuels-oligarques, constitués en entité sociale cohérente par la bataille pour l'hégémonie, raccrochent les gants une fois terrassés leurs adversaires "woke" et éthico-responsables. À Washington, ils n'arrivent pas en invités, mais en architectes, et ils exercent un pouvoir sans précédent. Si Carnegie et Rockefeller inspiraient le respect, ils étaient loin de détenir des armes aussi létales : le levier du capital-risque, la caisse de résonance des réseaux sociaux, l'aura de la célébrité, les clés de la Maison Blanche... et la tronçonneuse.

Pourquoi s'acharner à faire correspondre les prédictions au réel quand, avec un tel arsenal, on peut reconfigurer le réel de sorte qu'il confirme les prédictions ? Décréter par exemple, comme le fait le fonds *Andreessen Horowitz*, que les cryptomonnaies remplaceront inéluctablement le système bancaire ne déclenche pas une réaction d'adaptation, mais d'activation — en l'occurrence, une mise en acte rendue possible par l'administration Trump. Telle est donc la manœuvre ultime : réécrire les lois, rediriger les aides publiques, réaménager les institutions, redimensionner les attentes, jusqu'à ce que les États *blockchain*, la vie sur Mars et autres hallucinations apparaissent comme des lendemains plausibles (avec l'aimable concours de *ChatGPT*, cela va de soi).

Par chance, des failles structurelles fragilisent ce que des observateurs trop déferents prennent pour une forteresse monolithique. Anesthésiés par le culte du fondateur et enfermés dans leurs chambres d'écho, qui les protègent autant des critiques que de la morsure des faits bruts, les oligarques de la Silicon Valley perdent contact avec la réalité (et ce ne sont pas des hagiographes de cour comme

Walter Isaacson qui risquent de leur ouvrir les yeux). Or — et c'est là un des nombreux aspects qui différencient le monde de la politique de celui des affaires — ils ne peuvent se soustraire à la sanction dépassionnée des marchés. (Rappelons-nous comment les *capital-risqueurs* ont vu la pandémie faire éclater leur bulle après avoir juré que l'avenir du travail s'appelait *WeWork*.)

Si imparfaits soient-ils, les marchés soumettent inlassablement les hypothèses d'investissement à l'épreuve du réel. Et dans le réel il y a toujours un point de rupture. Les bureaucrates soviétiques l'ont appris à leurs dépens lorsque leurs fables bien ficelées se sont fracassées sur le mur des obstacles matériels. Le Parti communiste chinois, plus malin, a conçu un système de recueil des doléances multi-étages (forums en ligne, représentants locaux, associations agréées) qui lui permet de collecter de précieux renseignements sur les risques de sédition.

Au contrôle du réel chinois, nos oligarques modernes ont préféré le déni du réel soviétique. Sous la houlette de Musk, le département de l'efficacité gouvernementale (*DOGE*) réduit les effectifs restants à une armée de béni-oui-oui, pendant que ses sbires traquent les dissidents en ligne avec une efficacité algorithmique. N'est-il pas délicieusement ironique que ces hommes qui voient des communistes partout soient en train de parachèver le péché capital des technocrates d'URSS ?

Rien de tout cela ne devrait vraiment nous surprendre. Il était inévitable que, en s'emparant de l'appareil de pouvoir le plus puissant de tous les temps, les intellectuels-oligarques se transforment en apparatchiks — même si les tentes de *Burning Man* ont remplacé les sanatoriums huppés de Crimée. Elon Musk a peut-être connu les débuts d'un Henry Ford, mais il finira en Leonid Brejnev.